

André-Marcel Adamek

BIOGRAPHIE Naître dans l'Entre-Sambre-et-Meuse en 1946, vivre avec mes deux sœurs entre un père cheminot flamand et une mère normande dans une minuscule maison sans salle de bain, ce n'est pas forcément un cadeau. Engueulades entre mes vieux. Humiliations à l'école où j'arrive chaque jour en retard. Et puis l'internat, la séparation de mes parents et la nécessité de me débrouiller seul. Premiers poèmes. Envie folle de rencontrer Jean Giono. Départ pour Manosque à 16 ans. Auto-stop et petits travaux en cours de route. Déception: Giono se trouve alors à Paris. Dérive en Italie et retour en Belgique. Un boulot de steward sur la malle Ostende-Douvres, un autre comme dresseur de chiens. J'ouvre ensuite une imprimerie. Mes premières nouvelles paraissent dans *La Dernière Heure*, mais je comprends qu'il sera difficile de vivre de ma plume.

À 18 ans, rencontre avec Ingrid, ma compagne de toujours. Aussitôt, nous vivons ensemble. Des fils nous viennent. Je fabrique des jouets en Ardenne, je fais le nègre. On se débrouille. Le prix Rossel me tombe dessus. J'ai 28 ans. Je me rends compte que les prestations médiatiques me détruisent. Je les évite, tout comme les chapelles et les mondanités. On me colle très vite une réputation d'ours infréquentable.

Dix métiers encore, treize changements de domicile, toujours aux abois. Mon étiquette de misanthrope se décolle un peu au fil des rencontres.

Aujourd'hui, je ne me sens pas très éloigné du jeune homme qui prit un beau matin la route de Manosque. À peine quelques illusions perdues. Tous mes romans sont réédités, les traductions se multiplient et il paraît que les libraires m'aiment bien. Tant mieux, moi aussi je les aime bien. J'aime foncièrement les gens, sauf les prétentieux, les faux-culs et les faiseurs. Et à bien y réfléchir, ça fait beaucoup de monde.

L'oiseau des morts

Des premiers instants de la conscience, il me reste cette impression douce et terrible à la fois de flotter dans un suc tiède et onctueux, à l'abri des sons, des parfums et des couleurs tout en étant moi-même un son, un parfum et une couleur éphémères, d'une infinie simplicité. Les volumes et les formes me demeuraient totalement étrangers puisqu'au tour de moi il n'était nul espace. Cependant, des flux légers m'apportaient de l'univers une étrange mémoire : je commençais à me souvenir de ce que je ne connaissais pas encore. Ainsi je pouvais m'identifier à ce présage de vie soufflé dans une coquille opaque et accéder à une vague prescience de mon destin.

La grande déchirure s'est produite par un matin orageux. Un vent furieux faisait ployer notre arbre et de lourdes rafales, traversant les feuillages pourtant épais, vinrent s'abattre sur le nid au moment même de l'éclosion. (...) Le nid se disloqua presque entièrement et la couvée s'abîma au pied de l'arbre.

Moi j'étais resté accroché au creux d'une fourche étroite que formaient deux branches. Mère m'avait emprisonné de ses griffes, plantées profondément dans l'écorce. Elle poussait d'après cris que surmontaient les craquements de l'orage. Autour de nous passait et repassait l'ombre silencieuse de Père, tandis qu'une pluie d'éclairs bleuâtres balayait la forêt. Quelques minutes à peine après mon avènement, à l'instant où j'aurais dû reposer contre les flancs de mes frères et recevoir au fond du bec les premières liqueurs de vie, je me trouvais cloué à l'écorce nue, les entrailles glacées, l'œil transpercé de fulgurances. Une infortune aussi précoce pouvait être l'augure de quelque obscure malédiction. Pourtant, cette violente venue au monde allait exercer les effets naturels les plus bénéfiques sur la suite de mon existence.

EXTRAIT © LABOR, COLL. « ESPACE NORD », ÉDITION REVUE, 2005. PREMIÈRE ÉDITION : BERNARD GILSON & LE CASTOR ASTRAL, 1995.

INFLUENCES Tant de choses aimées et si peu d'espace... Premier vrai frisson de lecteur adolescent en compagnie de Jean Giono (Regain, Colline, Un de Baumugnes). Ensuite, au fil des humeurs et des âges, cette petite bibliothèque d'œuvres plusieurs fois relues : Villiers de l'Isle-Adam : Contes cruels, Lautréamont : Les Chants de Maldoror, Herman Melville : Moby Dick, Kafka : La métamorphose, Flaubert : Salammbô, Blaise Cendrars : Moravagine, Buzzati : Le désert des Tartares, Erskine Caldwell : Le petit arpent du bon Dieu, Marcel Aymé : La Vouivre et Uranus, Antoine Blondin : L'humeur vagabonde, Italo Calvino : Le baron perché, Voltaire : Candide et Micromégas, Maurice Genevoix : Tendre bestiaire, Saint-John Perse : L'Anabase, Henri Michaux : L'infini turbulent, Malaparte : La peau, Ernst Jünger : Les falaises de marbre, John Steinbeck : La perle, Georges Perec : Les choses, Boccace : Le Décaméron, Rabelais : Œuvres complètes, Céline : Œuvres complètes, mais surtout Mort à crédit et Le pont de Londres, Italo Svevo : Une vie, Marguerite Yourcenar : Mémoires d'Hadrien, Julien Gracq : Le rivage des Syrtes, Marcel Thiry : Nouvelles du grand possible, Le Clézio : Désert. J'allais oublier les bandes dessinées de René Hausman !

Quelques plaisirs au cinéma avec, entre autres, Le jour se lève, Les fraises sauvages, Boudu sauvé des eaux, Rainman, West Side Story, Orange mécanique, Brazil, Un soir un train, La si-rène du Mississipi...

Beaucoup plus d'émotion à l'écoute de Prokofiev, Gershwin, Bartók, Poulenc, Britten, Rachmaninov, Respighi, et les poètes de la chanson française, de Félix Leclerc à Léo Ferré.

Enfin, certaines peintures me hantent, signées Le Caravage, Georges de La Tour, Turner, Francis Bacon, Spilliaert, Magritte, Kokoschka...

LE POINT DE VUE DU CRITIQUE

Adamek est plus qu'un auteur de littérature fantastique. Si le réalisme outrancier de certains romans crée un climat insolite, le langage suranné de quelques autres leur confère une coloration historique. Moins proche du fantastique que du réalisme magique, il délivre parfois un message crypté, à la manière d'un fabuliste, tandis qu'ailleurs, il nous entraîne dans l'utopie. Ainsi séduit-il les amoureux de plus d'un domaine littéraire. Et tous demeurent sous le charme de cette œuvre profondément poétique.

JACQUES PARADOMS
Indications

EN BREF

Les thèmes : la condition humaine, la nature, la magie, la fraternité face à la barbarie et la violence, la rédemption.
Le style, le ton : à la fois classique et baroque, rigoureux, parodique, carnavalesque, poétique.

LE POINT DE VUE DU LIBRAIRE

Humble et discret, André-Marcel Adamek est un auteur qui nous confie, à nous libraires et lecteurs, la tâche de promouvoir ses écrits. Pour ma part, c'est avec plaisir et acharnement que je fais découvrir cet auteur réputé mais pas encore assez lu. Écrivain inclassable, à la fois romancier, poète, fabuliste et conteur, il nous livre des récits mêlant avec justesse le réel et le fantastique. Ses romans ont pour cadre toutes les époques et tous les lieux, c'est-à-dire aucun, ou les nôtres. Pour y goûter, je suggérerais d'abord **Le maître des jardins noirs** ou **La fête interdite**.

GÉRALDINE FROGNET
Librairie La lettre écarlate à Arlon

LE POINT DE VUE DE L'ENSEIGNANT

L'oiseau des morts : presque un siècle de regard décalé sur l'humain, parfois inhumain. Soixante adolescents plongent dans le roman. Séduction de l'écriture métaphorique et sans fioritures. Une lettre à l'auteur, qui entretient la réputation d'un ours méfiant envers l'homme. Une rencontre marathon de dix heures avec le plantigrade, père de la corneille. Quelques bouteilles de vin, il faut bien le dire. Et des années plus tard, chez ces jeunes devenus adultes — et professeurs de français à leur tour pour certains —, le souvenir lumineux de l'œil de la corneille et de la parole amie d'Adamek.

BENOÎT TOUSSAINT
Collège Saint-Remacle à Stavelot

**POURQUOI ÉCRIRE ?**

Pourquoi écrire ? Voilà une question qui m'embarrasse. Pourquoi respirer ? Pourquoi aimer les jambes d'une femme dans les frémissements de la soie, les reflets du soleil sur une rivière fraîche, le parfum de tabac ou de vin aux soirées naissantes ? Pourquoi s'exposer à la pluie et au vent quand il y a du soleil dans la maison ? Pourquoi se perdre quand tout nous est donné ? La pratique de la littérature présente un risque aussi élevé que l'escalade à mains nues des montagnes mortes.

ANDRÉ-MARCEL ADAMEK

La couleur des abeilles

La tête de Pamela volait d'une épaule à l'autre. De la fumée lui sortait par les yeux. On a compris à ce moment que quelque chose ne tournait pas rond. Les cadres hésitaient.

– Ne coupez-pas, imbéciles ! criait le réalisateur dans son porte-voix.

Il tenait la séquence de sa vie : une explosion de star sur le vif ! La seule scène authentiquement dramatique de toute sa carrière. Même les caméras de réserve sont entrées en action.

Mais Pamela ne parvenait pas à se désintégrer. On assistait plutôt à son implosion en plusieurs phases. La gomme, au lieu de crever en libérant d'un coup les vessies d'hémoglobine, se déchirait à différents endroits, lâchant la matière en gerbes continues. La pression à l'intérieur était énorme, la température devait frôler les mille degrés. Ptang ! ptang ! ptang ! Le monstre avait cessé de simuler l'agonie et regardait la divine de ses yeux verts effarés. Soulevée de ses échasses à chaque détonation, Pamela tournait sur elle-même, roulait contre le mur du prieuré. Des étincelles jaillissaient de la gomme qui commençait à fondre. Entre les coulées fumantes, on distinguait le masque de protection en résine émietté, tellement chauffé à blanc qu'il devait donner à l'écran l'illusion parfaite des os du crâne. Ptang ! Une décharge encore, la tête crépitante a fini par se séparer du buste, par monter aux poutrelles à la vitesse d'une fusée. Il a fallu la grande échelle pour aller la déloger, coincée sous les tôles du hangar, fumante encore et tellement horrible qu'on l'a filmée sous tous les angles, travelling avant, arrière et latéral, avant de la recoller sommairement sur le cou de Pamela et de mettre le tout en boîte, la défunte divine et le film enfin achevé.

ANDRÉ-MARCEL ADAMEK, HUMANISTE

André-Marcel Adamek fait bande à part dans les lettres belges, et c'est tant mieux, car son indépendance, farouchement préservée, garantit cette saveur de fruit mûr et cette fraîcheur de l'imaginaire que ses romans véhiculent avec la grâce d'un style d'artisan. Sous sa plume, point d'états d'âme ni de théories à la mode : **Le fusil à pétales** ou **L'oiseau des morts** ont la force mystérieuse d'une échappée à l'ancienne, le charme précieux de l'aventure humaine, la vibration dorée d'un ciel d'été.

Grand raconteur d'histoires, créateur d'atmosphères de magie et de rêve, Adamek confère à ses œuvres l'épaisseur de fables. Ainsi **La grande nuit** n'est pas seulement un récit post-atomique, mais une réflexion sur les rapports entre les sexes et sur les conditions de la vie en société. Les conflits entre le désir individuel et l'aliénation imposée par toute contrainte sociale sont d'ailleurs au cœur de cette œuvre généreuse. Corrompue par l'idéologie religieuse, technologique, capitaliste, politique

ou guerrière, la société constitue la source même de l'oppression. Pourquoi ? Elle brise les rêves, étouffe la générosité, étrangle des civilisations millénaires basées sur le partage et la fraternité, au profit du pouvoir, du mercantilisme et de leur corollaire, la violence.

La dynamique des personnages repose sur la quête d'un univers basé sur la relation, souvent au gré d'une plongée dans un Moyen Âge mi-réel mi-rêvé, dans un ailleurs campagnard ou exotique ou encore dans un futur catastrophique. Comme si leur mission consistait à se bâtir une identité personnelle ou collective, le plus souvent par un éveil de la conscience à une plus grande humanité. Chaque roman d'Adamek est une manière d'initiation : passé maître dans l'art d'épingler la barbarie au sein de la civilisation, l'auteur plonge ses personnages dans le chaos, la violence, le manque affectif ou la supercherie culturelle. Ainsi, ceux du **Sous-marin** se trouvent relégués sous le gris plombé d'une cité balnéaire de l'Atlantique ravagée par une série de catastrophes écologiques.

Tous attendent que le ciel de leur vie se dégage, que fleurissent les rêves derrière les nuages, que la tendresse retrouve sa place sous les quinquets des gargotes. Un jour apparaît un sous-marin au profil de baleine, et les hommes se mettent à espérer un autre destin que celui de croupir dans ce cimetière industriel sous la férule autoritaire d'un « proviseur des pauvres ».

Que sera leur avenir ? Comment se construire une vie pleine et fraternelle ? Hanté par l'innocence originelle, Adamek remonte aux sources du fantastique quotidien, vivifiant les fonds légendaire ou mythique toujours vivaces dans l'inconscient collectif.

Le plus souvent, ses héros veulent soit conserver leur liberté à l'écart du groupe, soit devenir des êtres humains capables de fraternité. Autrement dit, chacun de ses romans met en scène une quête de l'altérité à laquelle tout homme est convié au cours de son existence. C'est le cas dans *L'oiseau des morts*, où l'auteur joue sur le contrepoint. À l'évolution de la corneille, qui

s'initie au langage, à la solidarité, à la tromperie et au mal, répond le regard naïf mais bientôt horrifié que l'animal jette sur les humains, capables qu'ils sont « de tailler en dentelles la pierre des cathédrales et de raser par le feu des cités millénaires ».

Refusant la différence et la liberté, l'homme semblerait un loup pour l'homme si n'existait la femme, vibration fondamentale de l'œuvre. Que ce soit Reine, dont le charme suscite un hold-up (*Le fusil à pétales*), la troublante Maïké (*Un imbécile au soleil*) ou cette autre Reine, dont l'amour émeut tant Barbelune (*L'oiseau des morts*), la femme est seule en mesure de donner sa plénitude à l'homme, par le corps, le cœur et l'esprit.

Avec le vin et la nature, elle confère à l'œuvre cette touche de sensualité et de truculence qui fait de la lecture des œuvres d'Adamek une fête des sens, de l'imaginaire et du langage au vif de la condition humaine.

ALAIN BERTRAND

Le maître des jardins noirs

Et puis, des vipères longues et sifflantes, pareilles à des lanières de fouet, veillent sur les décombres. Un jour d'été, un archéologue qui avait dressé sa tente près de la chapelle est descendu au hameau en rampant, les yeux rouges comme des braies et les jambes criblées de morsures. On a pu le sauver de justesse mais jamais plus on ne l'a revu dans la région.

Au début, je n'y allais que par nécessité, en veillant d'emporter avec moi une bêche au fer tranchant pour repousser les vipères. Mais depuis la double trahison de Michel, je m'y sens mieux que dans les pacages aux herbes grasses ou les champs de labour fertiles. Souvent je prends le tracteur jusqu'à la colline de Hollegarde, je roule à travers les friches et je rejoins l'ancienne sapinière, là où les squelettes noircis de mes épicéas surgissent parmi les ronces. Je coupe le moteur et j'écoute le vent siffler dans les ruines. Parfois aussi, j'abandonne le tracteur et je me risque à travers les broussailles en poussant devant moi un bâton ferré. La vieille fontaine fait bruiter dans le silence le murmure des morts. Alors, en ces lieux où tant de rêves ont été foudroyés, je me sens tout à coup entouré d'une présence bienveillante et solidaire. Le geste suspendu du forgeron se réveille et il me semble entendre un marteau sonner sur l'enclume. Des portes chantent sur leurs gonds, des pas résonnent au cœur de la pierre.

Combien étaient-ils, mes frères des jardins noirs, quand s'est éteint le souffle de leurs espérances ? Trois cents, quatre cents peut-être ? La peste qui les a emportés leur a couvert le corps de bubons. Celle qui me conduit parmi eux, au détour des sentes traversées de serpents, me ronge lentement l'âme.

À PROPOS DU MAÎTRE DES JARDINS NOIRS

Tout à tour, deux voix se font entendre, celle de Simon, un vieux fermier désabusé, et celle d'Anaïs, une citadine venue s'installer à la campagne avec Quentin, son mari, ses deux fils et Yolande, sa fille handicapée. Les deux récits se réfèrent grosso modo aux mêmes faits, mais leur alternance n'a rien d'un dialogue. Simon se montre méfiant, curieux, solitaire et reste enfermé dans ses préjugés : ses nouveaux voisins sont des êtres naïfs, fragiles, sans conscience des dures réalités du monde rural.

Pourquoi cette aigreur ? Simon est hanté par le vide et les rêves déçus : ses rapports avec son épouse sont vénéneux, son fils l'a trahi en quittant la terre et en sacrifiant à la vie moderne. En témoin impuissant, le vieux paysan assiste à la décadence du monde agricole et à l'effondrement de tout un système de valeurs traditionnelles et symboliques issues de la nuit des temps et dont la Bichelle se veut l'écho légendaire.

Comment combler le vide qui l'habite ? Simon espionne ses voisins jusqu'au voyeurisme comme pour se nourrir de leur univers au centre duquel rayonne Anaïs, image de la plénitude maternelle : tournée vers le futur, elle protège son mari en attente de greffe cardiaque et sa fille en laquelle elle croit en l'évolution mentale.

Adamek laisse au lecteur le soin d'établir des liens entre les récits du paysan et de sa voisine, ce qui demande de sa part une certaine complicité ; dans le même temps, il le fait descendre dans les zones obscures de l'inconscient collectif. Car ce roman, sous couvert d'opposer les cultures rurale et citadine, évoque la genèse d'une relation par le truchement de la légende de la Bichelle. Mère d'un être mi-homme mi-bête né de ses amours avec un cerf, la Bichelle a fui la férocité des paysans et continue de hanter les « jardins noirs » comme une âme en peine.

L'âme désertée par l'amour, Simon est hanté par cette histoire de sexe et de mort. Et son

attrait physique pour Anaïs repose sur le désir inconscient de rejouer pour la sublimer la scène d'essence quasi mythologique. L'union contre nature entre le cerf, auquel Simon est associé plusieurs fois, et la Bichelle, que symbolise Anaïs, est une manière de rendre la vie.

Comment ? Ce roman évoque un retour aux sources, une sorte de régression globale à la croisée de la magie, du fantastique, du sacré et de l'animalité. Mais au lieu de voir le monstre mis à mort, c'est le souffle originel de la vie qui triomphe, et de différentes manières. Après avoir consommé du regard sa voisine offerte dans sa nudité, Simon expie sa faute en sauvant le chien de Yolande au cours d'un simulacre de naissance. Par la suite, l'animal rendra la joie à la petite handicapée ; sa présence l'encouragera à prononcer son premier mot, autrement dit à entrer dans le langage, source de relation. Quant à la mort du fils de Simon, autre coup du sort, elle offre un cœur nouveau à Quentin.

Simon, ce paysan qui a « vécu sans amour dans les feux de l'or-

gueil », finit par donner un sens à son existence à la faveur de son sacrifice. Alors que le milieu social, l'origine culturelle et la façon de vivre opposaient au départ les acteurs de ce drame, le final les réunit dans le symbole : Simon meurt pour que les autres vivent, et cet acte de rédemption, aux accents chrétiens, met fin, sans doute, à la malédiction des jardins noirs.

Si Simon en devient « le maître », c'est que son parcours initiatique lui a permis non seulement de chasser de ses veines « le sang noir », mais surtout de renouer les fils de la lumière et de la pitié. Lui qui s'érigeait en juge et en vampire de son entourage, le voilà qui trouve le chemin de l'humanité la plus authentique, offrant à Yolande de prononcer le mot de « Maman ».

ALAIN BERTRAND

BIBLIOGRAPHIE**Romans disponibles en édition de poche**

- *Le fusil à pétales*, Labor, coll. « Espace Nord » ; Prix Rossel 1974.
- *Un imbécile au soleil*, Bernard Gilson Éditeur ; Prix Jean-Macé 1984.
- *La couleur des abeilles*, Le Castor Astral, coll. « Millésimes ».
- *Le maître des jardins noirs*, Labor, coll. « Espace Nord ».
- *L'oiseau des morts*, Labor, coll. « Espace Nord » ;
Prix Triennal du roman de la Communauté française 1997.
- *La fête interdite*, Labor, coll. « Espace Nord ».
- *Retour au village d'hiver*, Labor, coll. « Espace Nord ».
- *La grande nuit*, Labor, coll. « Espace Nord » ; Prix Marcel-Thiry 2004
et Prix des Lycéens 2005.

Ces romans sont traduits en tchèque, en grec, en arménien, en bulgare. Des traductions sont en cours en allemand, en anglais, en russe, en ukrainien, en roumain, en letton...

Sur André-Marcel Adamek

Heinz Klüppelholz, *Pour une poétologie des romans d'André-Marcel Adamek*, suivi d'un portrait-rencontre par Yvan Dusausoit, Le Castor Astral et Bernard Gilson éditeur, 1997.